L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1er octobre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	68	20
Midi.....	78	25
3 P. M.....	80	27
5 P. M.....	78	25

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Campi ? Les causes célèbres.
Masséna blessé à la chasse.
Monselet Gourmand.
Martyrologe des Aviateurs.
Les Horizons Eteints, poésie.
Le Roman d'un Soldat.
Sur la mort de Mme Emile de Girardin, Alexandre Dumas.
La Mode.
Cuisine.
La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Bruits Inquiétants.

La tranquillité semble rétablie momentanément dans l'Amérique Centrale, où règne généralement la guerre ou la révolution, et cet état de choses durera peut-être plus longtemps que d'ordinaire. Il y a bien eu ces jours-ci une tentative de révolution dans le Costa-Rica, la moins troublée des petites républiques qui sont situées entre le Mexique et l'isthme de Panama, mais elle a été promptement réprimée. Et si l'on en croit des avis reçus à Mexico, les révolutionnaires ne récidiveront pas.

On n'a que peu de détails sur cette affaire qui ressemble plus à une échauffourée qu'à une révolution; on sait, cependant, que le mouvement était dirigé contre le président Cleto et le général Veneguez par des membres de l'ancien parti dit de Convilista. Les autorités ont fait saisir quelques milliers de fusils et une grande quantité de munitions et arrêter un certain nombre d'individus.

Cependant, la tranquillité a été si complète dans le Costa Rica en ces dernières années, tandis que les pays voisins étaient constamment troublés, que bien des personnes mettent en doute l'authenticité du rapport annonçant la découverte d'un complot contre le gouvernement. En tout cas, le mouvement révolutionnaire, s'il s'est réellement produit, a été réprimé promptement et énergiquement.

Dans le Nouveau-Monde il n'y a que Castro, le président du Vénézuéla, qui cause quelques inquiétudes. Il se montre plus obstiné que jamais dans sa querelle avec le gouvernement hollandais, que d'ailleurs il défie comme il a défié tous les autres gouvernements qui ont été en rapport avec lui. Mais le jour viendra, peut-être plus tôt qu'on ne pense, où ce président turbulent et arrogant sera ramené à la raison.

Et si un calme à peu près complet règne dans l'hémisphère occidental il n'en est pas de même en Europe, paraît-il.

Les controverses soulevées par la dernière phase de la question marocaine, la reconnaissance de Mulay Hafid comme souverain légitime du Maroc, est à peine terminée par l'approbation de la note franco-espagnole par les puissances signataires de l'Acte d'Algésiras, qu'on signale un nuage au dessus de la péninsule des Balkans.

Les Bulgares, annonce-t-on, veulent garder le contrôle de la partie du chemin de fer Orientale qui se trouve en Roumélie et qu'ils ont récemment saisie, et ils sont appuyés, dit-on, par la Russie et la France. Mais la Roumélie est une province turque, et le gouvernement de Constantinople n'est évidemment pas disposé à renoncer à ses droits. Il reste à savoir aussi quelle sera l'attitude des autres puissances qui ont signé le traité de Berlin, et dans les chancelleries on n'est pas sans craindre quelques froissements.

La question du contrôle d'un bout de chemin de fer n'est pas très grave en elle même, et dans d'autres conditions et dans un autre milieu elle serait promptement réglée sans heurts et sans difficulté, mais tout ce qui touche à la question d'Orient est si dangereux que les gouvernements ne le traitent qu'avec la plus grande circonspection et la plus extrême prudence.

Ils savent que l'incident le plus insignifiant dans cette région des Balkans pourrait déchaîner la plus effroyable guerre des temps modernes.

Le vrai Robinson Crusoé.

On avait toujours dit que le modèle de Robinson Crusoé fut un matelot écossais du nom d'Alexandre Selkirk, abandonné sur l'île de Juan-Fernandez, qui a disparu depuis dans un tremblement de terre.

Eh bien, rien n'est moins sûr. Un lettré a découvert une traduction anglaise, datée de 1688, des "Commentarios Reales", de Garcilaso de la Vega. On y trouve les pathétiques aventures d'un marin espagnol, Pedro Serrano, naufragé dans la mer des Caraïbes et qui vécut sept ans sur un îlot solitaire. Ses aventures offrent une grande ressemblance avec celles du héros de Foe, et eurent pour théâtre les mêmes parages. Moins heureux que Robinson, l'îlot où les vagues l'avaient jeté était un simple banc de sable. Épuisé par la lutte contre les éléments, tourmenté par la faim et la soif, Pedro Serrano songeait au suicide, lorsqu'une pluie providentielle survint qui lui permit d'étancher sa soif. Parcourant ensuite la plage il découvrit de nombreux coquillages dont il apaisa sa faim. Le lendemain, au réveil, il aperçut une tortue qui émergeait sur le rivage; il la renversa sur le dos l'égorgea, fit sécher sa chair au soleil et se servit de la carapace pour recueillir l'eau de pluie.

Plus tard il réussit à faire du feu. Le jour où il réussit à manger sa viande cuite lui avait laissé un tel souvenir qu'il n'en pouvait parler sans pleurer.

Au bout de trois ans, un autre naufragé lui envoya un compagnon. Ils vécurent en frères jusqu'au jour où une brouillerie éclata entre eux. Ce n'était pourtant point le cas de dire: Cherchez la femme!

Quand enfin un navire, attiré par leurs signaux, les recueillit, les deux naufragés ne se parlaient plus depuis des mois.

Les grands violonistes.

Sarasate, le célèbre violoniste, vient de mourir dans sa villa Navarra, à Biarritz, où il s'était retiré après fortune faite dans toute la force de son art et dans tout l'éclat de sa renommée.

Né à Pampelune le 14 mars 1844, Martin Méliton de Sarasate, dit Pablo, était venu à Paris à l'âge de dix ans pour y suivre les classes du Conservatoire national de musique et de déclamation. En 1857, n'ayant pas encore treize ans, il enlevait, à l'unanimité, les premiers prix de solfège et de violon.

Ce petit bonhomme, au regard clair, aux cheveux bouclés, au sourire enfantin, était un grand artiste dont toute la presse s'occupa et qui, suivant l'expression d'Alexandre Dumas, fut célèbre avant d'être connu.

Cette célébrité, il la conserva, il la vit grandir même pendant cinquante années, durant lesquelles il se fit acclamer à travers l'Europe et les deux Amériques, recueillant ici et là beaucoup de gloire et beaucoup d'argent.

—La France, disait-il à tout propos, est ma seconde patrie; je l'aime autant que la première et c'est en France que je veux terminer mes jours.

Sarasate s'est tenu parole: la France a recueilli son dernier soupir.

Sarasate n'emporte point dans la tombe le secret de l'art qui l'a illustré. De même qu'il a eu des prédécesseurs illustres, de même sont nombreux ceux dont l'archet soulève actuellement l'enthousiasme: Enesco, Geloso, Hayot, Colonne, Paul Nordot, Jacques Thibaud, Jean Kubelik, Joseph White, Marsick, Isaye, Nadaud, Turban, Houfflac, Carembat, Alfred Cortot, Lucien Capet, Trecol, Touche, Monteux, Sechiari, Johannès Wolff, et vingt autres, sont des artistes éminents, des maîtres incontestés qui connaissent les joies du triomphe. La fortune ne les a pas peut-être encore entourés tous des faveurs dont elle a comblé Sarasate, mais tous en sont dignes.

D'ailleurs, depuis cent ans au moins, l'art du violon n'a pas périclité et depuis Mazas, le premier prix de violon de l'an XIII au Conservatoire, l'auteur de la fameuse méthode qui porte son nom et dont les élèves font encore usage aujourd'hui, la liste est admirable des grands violonistes qui ont attiré et retenu l'admiration publique.

Paris en a vu défiler un véritable chapelet.

Sans nous préoccuper des lois de la chronologie, nous citerons leurs noms au hasard de la mémoire: Vieuxtemps, dont l'archet est génial, disait Meyerbeer; Servais, Allard, Sivori, Viotti, de Bériot, qui avait épousé en secondes noces la Malibran; Joachim, Kreutzer, Lamoureux, Pasdeloup, qui créa les concerts populaires qui portent son nom.

Pasdeloup, cœur excellent, s'apitoyait aisément sur le sort de tous ceux qui souffraient.

Un jour qu'il se rendait pédestrement au Cirque d'Hiver pour y faire répéter son orchestre, il est arrêté boulevard Saint-Martin par un rassemblement. Curieux, comme tout bon Parisien qui se respecte, il s'arrête, fend la foule et se trouve en présence d'un petit pifferaro qui, après avoir effroyablement raclé du violon, tendait à la foule une sébille. La foule restait insensible à la prière muette du mendiant et celui-ci, désespéré, s'apprêtait à quitter la place.

Pasdeloup ne lui en donna pas le temps. D'un geste bref il s'empara du violon, dont bientôt sous son archet les cordes vibrèrent harmonieusement.

La foule, prête tout à l'heure à se disloquer, devint bientôt plus compacte et plus attentive. Elle écoutait, charmée, Pasdeloup dont elle ignorait le grand talent de violoniste, qui tirait du mauvais instrument de pifferaro des mélodies d'une rare beauté.

Après qu'il eut fait applaudir par ce public de badauds la "Marche Turque" de Mozart, l'air du ballet de "Silvia" et deux ou trois autres morceaux pleins de difficultés, Pasdeloup prit la sébille des mains de l'enfant et la tendit à ses auditeurs. La recette—à laquelle le grand violoniste ajouta quelques pièces blanches—s'éleva à la somme de vingt-cinq francs.

Pasdeloup la remit au petit pifferro, qui, fou de joie, s'enfuit sans prendre le temps de remercier son bienfaiteur.

Terminons notre nomenclature par Danbé et Luigini, qui furent l'un et l'autre chefs d'orchestre de l'Opéra-Comique et qui, l'un et l'autre aussi, étaient des violonistes admirables et plaçons en dernier—au dernier les bons—Paganini, le virtuose incomparable et incomparé. Paganini était, quoique très riche, d'une avarice sordide. Par économie, il allait toujours à pied. S'il avait soif au cours d'une promenade, il ne s'accordait jamais la satisfaction d'entrer, pour se rafraîchir, dans un café quelconque, et par économie aussi il attachait à l'intérieur des manches de sa redingote ses manchettes de chemise quand celles-ci n'étaient plus présentables. Mais quand il écoutait de la musique, sa nature se transformait. Il n'était plus le Paganini ladre dont chacun méprisait l'avarice. Parfois même il se livrait à une orgie de prodigalités. C'est ainsi qu'un jour, après avoir entendu la "Symphonie fantastique" de Berlioz, il se rendit d'une traite chez l'auteur qui, à cette époque, était très pauvre:

—Mon cher confrère, dit-il, votre œuvre n'est pas parfaite; mais celui qui l'a composée est un musicien de génie. Permettez-moi de vous apporter mes félicitations avec un petit souvenir que je vous prie instamment d'accepter.

Et, délicatement, le grand violoniste glissa entre les mains du grand compositeur une enveloppe qui renfermait vingt mille francs.

Sarasate, qui vient de mourir, n'était ni avare ni prodigue à la façon de son illustre confrère. Mais son cœur était généreux et jamais un artiste dans l'embarras ne vint frapper inutilement à la porte de la villa Navarra.

Le centenaire de Guignol.

Ce démon populaire de la farce gauloise est né, il y a un siècle exactement, à Lyon, où Laurent Mourguet, son père putatif, possédait un petit théâtre de marionnettes. L'ingénieux artisan y faisait évoluer, en mille poses drôlatiques, le classique Polichinelle, acteur principal des pochades qu'il écrivait lui-même.

Mais, de même que Molière avait recours au bon sens de sa servante pour éprouver la "vis comica" de ses traits d'esprit, Mourguet ne représentait jamais ses œuvres en public avant de les avoir soumises à la censure d'un camarade, un brave homme de "canut", qui devenait ainsi son collaborateur. Et il n'était complètement satisfait que quand l'autre, riant aux larmes, s'exclamait: "Ah! c'est "guignolant!" Comme il en était arrivé à placer cette interjection dans le dialogue de ses bonshommes, le public, bientôt, débaptisait Polichinelle, pour l'appeler "Guignol".

On sait la faveur de ce cousin de Gavroche, à Paris, auprès de son auditoire de tout petits.

Fêtes commémoratives.

Stratford-sur-Anon, où naquit et mourut Shakespeare, organise pour le mois de janvier de grandes fêtes commémoratives, en souvenir du plus grand génie dramatique du monde entier.

Ces fêtes doivent durer huit jours, et le comité s'est déjà occupé de demander aux musées et aux bibliophiles de vouloir bien leur indiquer s'ils ont en leur possession des manuscrits originaux de Shakespeare ou des éditions publiées de son vivant.

Ces manuscrits ou ces ouvrages seront d'autant plus intéressants à consulter que l'on a déjà découvert trente-deux façons différentes d'écrire le nom du célèbre dramaturge. Les voici d'ailleurs:

Chaosper, Saxpère, Schaekspère, Schackespeare, Schakespiere, Schakespere, Schackepeare, Schackspere, Shak-pire, Shagspere, Shakesepere, Shakespear, Shakesper, Shakespere, Shapespeyre, Shak-pere, Shakspeare, Schackspere, Schackeper, Schakspeyr, Shakuspeare, Shaxeper, Shaxkspere, Shaxspere, Shakyspere, Shakysper, Shexper, Shaxper, Shaxspere, Shexpeeyre, Shespre et Shaxspear.

Pourvu que les manuscrits prochainement exhumés de leur poussière par le comité de Stratford-sur-Avon ne nous fassent pas découvrir trente-deux autres manières d'écrire le nom de Shakespeare, et ne donnent pas un aliment nouveau à ces fâcheuses polémiques qui, récemment, tentèrent d'entamer la gloire de l'auteur du "Roi Lear!"

THEATRES.

TULANE.

La jolie comédie musicale de Geo. M. Cohan, "Forty-Five Minutes From Broadway", sera jouée deux fois aujourd'hui puis disparaîtra de l'affiche du Tulane, pour être remplacé par le superbe drame de Charles Klein, "The Lion and the Mouse".

Les étoiles de la troupe qui jouent cette pièce sont Paul Everton et Edna Archer Crawford.

ORPHEUM.

Les chevaux dressés de Mme Thérèse Renz, des arabes de toute beauté, font la joie des habitués de l'Orpheum. Les autres numéros du programme sont également populaires, et la foule se presse dans le théâtre de la rue St-Charles en matinée et le soir

CRESCENT.

Yorke et Adams se feront applaudir deux fois de plus aujourd'hui au Crescent dans "Playing the Ponies", puis ils partiront pour cueillir d'autres lauriers ailleurs. Ils seront remplacés demain soir par une troupe qui jouera la désopilante bouffonnerie qui a pour titre: "The Everlasting Devil's Auction".

Lions échappés d'une ménagerie.

Bound Brook, New Jersey, 2 octobre—Les habitants des environs de New Brunswick vivent depuis quelques jours dans un véritable état de terreur par suite des déprédations causées par deux lions qui se sont échappés d'une ménagerie.

Les deux fauves ont tué plusieurs veaux et on craint qu'ils n'attaquent des personnes.

Des hommes armés battent le pays, mais jusqu'ici il a été impossible de rencontrer les lions qui ne s'aventurent que la nuit auprès des habitations.

Clôture de la Convention des banquiers.

Denver, Colorado, 2 octobre—La trente-quatrième Convention annuelle de l'Association des Banquiers américains s'est terminée hier soir par l'élection de M. George M. Reynold, de Chicago, comme président, et de M. Lewis E. Pierson, de New York, comme premier vice-président.

Trente-huit nouveaux membres ont été admis.

La Convention s'est formellement prononcée contre la garantie des dépôts dans les banques et contre les caisses d'épargnes postales.

Accident d'automobile.

Detroit, Mich., 2 octobre—Mme Hattie Demer, de Kalamazoo, Mich, qui se promenait en automobile, hier soir, dans les environs de Detroit, avec M. J. Louis Feys, a été tuée sur le coup à la suite d'une collision entre son automobile et un tramway de l'avenue Jefferson. M. Feys a été grièvement blessé.

Navires en danger.

Savannah, Gie, 2 octobre—On éprouve de graves inquiétudes sur le sort de plusieurs voiliers partis de divers ports de la côte Atlantique à destination de Savannah, et qui selon toutes prévisions se trouveront au centre de l'ouragan tropical qui s'est déchaîné hier sur les Bahamas.

Un bulletin du Bureau météorologique à Washington, publié aujourd'hui, annonce que l'ouragan après avoir quitté l'archipel des Bahamas a poursuivi sa route vers le nord. On est sans nouvelles de plusieurs goélettes parties de Newport, Philadelphie et New York et l'on redoute pour ces navires la rencontre de l'ouragan.

FAITS DIVERS.

Transferts dans la police.

Les transferts suivants ont été ordonnés hier par l'inspecteurs O'Connor: le capitaine Osman du cinquième au septième. Hyatt du septième au neuvième, le caporal Bojard du cinquième au neuvième.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

BEBE AVAIT HUMEUR IRRITANTE

Qui Parut en Différents Endroits—Rien ne le Soulageait—Mère Presque Désespérée—Peau Radicalement Guérie Sans une Marque et le Mal ne Revient pas.

MÈRE LOUE CUTICURA APRÈS L'AVOIR EMPLOYÉ

"Mon petit garçon, qui a maintenant deux ans et demi, eut il y a plusieurs mois des plaies qui le démangeaient. Je commençai à le médicamenter, mais quand les plaies guérissaient dans un endroit elles paraissaient dans l'autre. J'étais à peu près désespérée. Je ne pouvais rien trouver qui le soulageât. Un soir je lus l'attestation d'une dame qui avait guéri son petit garçon avec le Cuticura. Je commençai l'usage du Savon Cuticura et de l'Onguent Cuticura et après que je m'en fusse servie trois jours, les plaies commencèrent à guérir. L'enfant est bien maintenant, et n'a pas une marque sur le corps. La maladie n'a jamais repara et ne lui a pas laissé d'impureté dans le sang, comme on aurait pu le croire. Les Remèdes Cuticura sont les meilleurs que j'aie jamais essayés, et ils sont certainement fameux. J'en aurai toujours à la main à la maison et je les recommanderai hautement à tous ceux qui souffriront de même. Je ne peux pas trop les vanter. Mme William Gooding, 102 Rue Washington, Attica, Ind., 22 Juillet, 1907."

DEMANGEAISONS TORTURANTES

De petites plaques d'eczéma, dartres, croûtes de lait, peore, etc., sur la peau, la tête, ou les mains des bébés, enfants ou adultes, sont instantanément soulagées et promptement guéries, dans la majorité des cas, par des bains chauds avec le Savon Cuticura et de douces onctions avec l'Onguent Cuticura, le grand Remède de la Peau, aidé, quand il est nécessaire, par de légères doses de Résolutif Cuticura. La pureté absolue des Remèdes Cuticura est garantie.

Voleurs de valises.

Chester Sawyer, un musicien qui se dit originaire de Birmingham, et Sam Dunn, qui est venu avec Sawyer à la Nouvelle-Orléans, ont comparu hier comme suspects et dangereux à la seconde cour du recorder.

Ils avaient volé la veille deux valises et un pardessus à la gare du chemin de fer de Louisville et Nashville, au pied de la rue du Canal.

Sawyer a dit qu'il était pressé d'argent et qu'en voyant les deux valises et le pardessus il n'avait pu résister à la tentation de les prendre.

Le recorder a condamné les deux compères à $20 d'amende et 20 jours de prison chacun, plus 9 jours si l'amende n'est pas payée.

Les objets volés ont été retrouvés par des employés de la compagnie dans la chambre qu'occupaient les deux malfaiteurs dans la maison portant le numéro 330 de la rue Bourbon.

Découverte macabre.

Des ouvriers du Bureau des Egouts, en travaillant à l'angle des rues St Claude et Independance hier matin, ont trouvé deux cercueils contenant des ossements humains à environ quatre pieds sous terre.

Le surintendant Buras a fait couvrir les cercueils, qui ont été laissés au même endroit.

CHUTE.

En travaillant sur le toit d'une maison à l'angle des rues Webster et Hurst, hier après midi, Hy. Seigler, âgé de 19 ans, est accidentellement tombé d'une hauteur de 30 pieds et s'est blessé au corps. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 87 Commencé le 17 Juillet 1905

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XIII

POSITION DÉLICATE

Suite.

—..Mais que vous n'avez pas voulu et qu'il vous en estime et vous aime davantage.

Le brave concierge n'inventait rien.

M. de Champuy était allé souvent, depuis deux mois que Speranza avait été admise, sur sa recommandation, à la maison Brécheux, dans les salons du grand couturier.

Il y avait, lui aussi, ses grandes entrées.

Que de notes de demi-mondaines ou même de mondaines tout entières, il avait acquittées depuis sa majorité!

Que de discrètes conquêtes il avait faites parmi ces femmes affolées de luxe, jalouses les unes des autres, prodigues et gaspilleuses, dépensant, même quand elles sont riches, deux fois la pension que les maris mettent à leur disposition pour leurs toilettes, et contraintes de recourir aux moyens les moins avouables pour masquer leur détresse et sourir d'embarras!

Cent fois plus blâmables que les malheureuses jetées au ruisseau par la misère, puisque ce n'est pas pour la vie qu'elles luttent, ce qui est une excuse, mais pour les satisfactions d'une jalousie basse et vile et de leur stupide vanité!

Comme Jean Guénec l'avait insinué à sa voisine de mansarde, le comte de Champuy, le clubman, l'homme des sports et de la fête, avait réclamé à sa protégée le prix du service rendu.

Mais il l'avait fait avec tant de discrétion, de tact et de réserve il s'était exprimé si délicatement, en ménageant la pudeur de sensitive de son obligée et, si on peut s'exprimer ainsi en évitant de froissier le satin de son épiderme, que leurs relations s'étaient resserrées et que le comte qui aurait souhaité davantage, était resté l'ami de mademoiselle Espérance.

Comptait-il sur une amélioration dans l'avenir, malgré le refus de ses offres, refus si doucement exprimé, mais en même temps si ferme et si net?

Peut être!

Ces célibataires endurcis, à la piste de toutes les bonnes fortune, attendent patiemment en se consolant ailleurs, l'heure du berger, qui, pour certaines femmes ballottées comme des épaves par toutes les tourmentes de Paris, sonne tôt ou tard.

M. Bertin demanda aussi:

—Et votre voisin, M. Jean Guénec, vous l'avez vu?.... Depuis peu?....

—Dimanche soir, monsieur Bertin?

—Chez madame Roque?

—Oui, à notre pension.

—Bonne cuisine.... Je m'y connais.... De braves gens, les Roque, hein?

—Certes.

—Vous avez été heureuse de tomber dans notre quartier....

—Sans doute... mais le temps passe, monsieur Bertin. A ce soir!

—A ce soir..... Vous allez nous faire un peu de musique?..

—Si vous le désirez.

Elle s'en alla.

Il y avait une ombre sur son visage, comme si elle eût redouté une mauvaise rencontre.

Malgré sa conversation avec son bienveillant concierge, elle avait encore quelques minutes devant elle.

Elle marchait lentement, pensive et elle avait pris le chemin le plus long afin de respirer un instant avant de s'enfermer dans son magasin, lorsqu'au coin de la rue de Castiglione et de la place Vendôme elle fut rejointe par un gentleman en costume de cavalier qui l'aborda en souriant et lui demanda:

—Eh bien! toujours farouche, mademoiselle Espérance?.....

C'était le comte de Champuy.

—Pas plus que beaucoup d'autres, sans doute, fit-elle en essayant de dissimuler ses soucis.

Elle en avait.

Pourquoi?

Peut-être n'aurait-elle pas su l'expliquer elle-même, mais elle se sentait le cœur serré, comme aux approches d'un grand orage.

Elle dit:

—Je vous croyais absent.

—Je l'étais.

Il affirma, toujours aimable:

—Je suis très libre d'esprit d'ordinaire, très insouciant, et vous avez changé ma belle humeur un moment, mademoiselle Espérance.

—Moi!

—Vous-même.

—Comment aurais-je pu le faire?

—Oh! bien simplement et je vous assure que je ne vous en veux pas, mais pour une fois que le voisinage d'une jeune fille n'a donné de sérieuses émotions, je n'ai pas eu de chance. Retoqué comme un simple aspirant au baccalauréat! Alors je suis allé quelques jours à la campagne, prendre l'air afin de me changer les idées. Les bois, les courses à travers champs m'ont réussi et me voilà de retour.... Voyons, parlez-moi.... en ami.... Que devenez vous?

—Mais ce que j'étais auparavant....

—On ne vous tracasse pas?..

—Pas trop.

—Le patron?....

Elle secoua la tête.

Le comte observa:

—Quand je lui parle de vous, il n'a pas l'air de se douter de votre existence?

—Ce doit être vrai.

—Il vous regarde à peine?

—En effet.

Le comte murmura, comme en se parlant à lui-même, quelques paroles peu intelligibles:

—C'est sa tactique.... Mauvais symptôme!

Il reprit à haute voix:

—Et la grande Rachel? Toujours difficile, exigeante, grincheuse, hargneuse même?

—Non. Elle est moins sévère .... Dans les premiers temps, je croyais à chaque instant que j'allais recevoir mon congé.... Maintenant elle ne me dit plus rien.... Il est vrai que je tâche de ne pas mériter de reproches..

—Hum! fit le comte en serrant les lèvres.

Et changeant de sujet:

—Je vais rue Duphot prendre mon cheval pour faire ma promenade.... N'oubliez pas que je n'ai qu'un désir, vous être agréable et si jamais vous avez besoin de moi.....

—Je vous remercie.

—Bonjour, mademoiselle.

—Salut, monsieur.

M. de Champuy s'éloigna en se disant:

—J'aurais cru qu'elle ne resterait pas seulement trois semaines chez ce mauvais tailleur de jupes .... Et voilà trois mois que ça dure.... Bizarre!.... Pauvre fille!.... Si charmante! Tombe rende pareilles mains.

Il continua son chemin, arriva à la rue Duphot, monta à cheval et s'en alla au Bois chercher parmi ses anciennes connaissances une dérivation à ses idées.

Speranza entrait dans sa maison de la rue de la Paix.

Au dehors, les corbeilles des fenêtres étaient pleines de fleurs, au dedans les tapis superbes, les glaces, les étalages d'étoffes chatoyantes et de modèles nouveaux étaient à peu près au complet.

Déjà c'était l'approche de la saison d'automne, le moment du retour des Parisiens en villégiature.

Rachel accueillit son employée —car elle jouissait d'une autorité réelle sur tout le personnel— avec une complaisance marquée.

Elle la menaça du doigt en lui disant:

—Vous savez..... cinq minutes de retard, mademoiselle Espérance. Passe pour une fois!

Les paroles pouvaient être sévères, mais le ton était doux comme une caresse.

La journée se passa sans incidents.

Il y avait une reprise d'affaires.

Les clientes, rares les jours précédents, affluaient.

La ruche, au calme plat pendant la morte-saison, s'agitait de nouveau.

Le patron, à diverses reprises passa auprès de son employée, mais sans paraître lui accorder plus d'attention qu'à l'ordinaire.

Seulement le soir, au moment où la jeune fille se disposait à se rendre à table pour dîner avec ses camarades, mademoiselle Irma s'approcha d'elle.

Comme l'Amour, la grande Irma était une enfant de Bohême.

Bonne fille, elle tutoyait aisément ses camarades et à plus forte raison mademoiselle Espérance qu'elle avait eue pour élève.

Elle lui dit:

—Le patron te demande.

—Que veut-il?